

Le Voyage de Monsieur Perrichon

d'après Eugène Labiche

Distribution

Adaptation et chansons :

Pierre Forrester

Mise en scène : **Cécile Van Snick**

Avec

Nicolas Janssens : Joseph, le Porteur de bagages, l'Aubergiste, Jean

Julia Le Faou : Henriette

Quentin Minon : Armand

Nicolas Ossowski : le Commandant

Bernard Sens : Majorin

Stéphane Stubbé : Monsieur Perrichon

Julien Vargas : Daniel

Laurence Warin : Madame Perrichon

Décors et costumes : **Ronald Beurms**

Décor sonore : **Laurent Beumier**

Création lumières : **Gaëtan van den Berg**

Assistante à la mise en scène : **Arlette Spanoghe**

Assistante stagiaire : **Justine Hautenaue**

Une production de l'Atelier Théâtre Jean Vilar. Avec le soutien de la Province du Brabant wallon.

Dates : **19 novembre au 8 décembre
et le 31 décembre**

Lieu : **Théâtre Jean Vilar**

Durée du spectacle : **environ 1h50**

Réservations : **0800/25 325**

Contact écoles : **Adrienne Gérard**

adrienne.gerard@atjv.be - 010/47.07.11

• N'oubliez pas de **distribuer les tickets** avant d'arriver au Théâtre Jean Vilar

• Soyez présents au moins **15 minutes** avant le début de la représentation.

- les places sont numérotées, nous insistons pour que chacun occupe la place dont le numéro figure sur le billet.

- la salle est organisée avec un côté pair et impair (B5 n'est pas à côté de B6 mais de B7), tenez-en éventuellement compte lors de la distribution des billets.

• En salle, nous demandons aux professeurs d'avoir l'amabilité de se disperser dans leur groupe de manière à **encadrer** leurs élèves et à assurer le bon déroulement de la représentation. Merci !

SOMMAIRE

1. LA PIÈCE

Résumé

Les personnages principaux

Les intentions

2. LE CONTEXTE HISTORIQUE

Eugène Labiche

Le vaudeville

La comédie

La Révolution industrielle

La Bourgeoisie

3. SOURCES

1. La pièce



1. Le résumé

1860, Gare de Lyon. Monsieur Perrichon, carrossier très aisé, se retire des affaires. Pour l'occasion, il emmène sa femme et sa fille en voyage en Suisse. Au milieu de la foule de voyageurs, Perrichon s'affole : bien que très en avance, il ne sait où s'adresser, à quel guichet, pour quel train...

De leur côté, Madame Perrichon et sa fille Henriette rencontrent Daniel et Armand, deux connaissances de bal et prétendants de la jeune fille. Chacun ayant l'intention de suivre la famille afin de courtiser la belle mais surtout ses parents. Les deux hommes se rencontrent et décident d'un commun accord de se battre à la loyale pour l'affection d'Henriette.

Pendant ce temps, le Commandant prend également le train vers la Suisse dans le but de fuir une certaine Anita qui le mène à sa ruine.

Tous embarqués dans le même train, ils voyagent vers la montagne sans encombre. Perrichon se lie d'amitié avec les deux prétendants et tous se retrouvent dans le même hôtel.

Lors d'une expédition sur le glacier, Armand sauve la vie de Perrichon, mais ce dernier ne lui est que partiellement reconnaissant. A ses yeux, le jeune homme profite de ce malheureux événement pour se mettre en avant. Daniel comprend que la vanité du paternel est atteinte et s'arrange pour que celui-ci lui sauve la vie à son tour. Flatté dans son orgueil, Perrichon s'attache à Daniel, tandis qu'Henriette et sa mère sont charmées par le courage du valeureux Armand. En quittant l'auberge, Monsieur Perrichon laisse dans le livre d'or de l'établissement un commentaire qui entrainera une querelle avec le Commandant.

De retour de vacances, les deux adversaires se provoquent en duel. Conscient du risque encouru, Perrichon prévient secrètement la police pour échapper au combat tout en gardant la face. Mais Armand, banquier important de la ville, profite d'un accord préalablement conclu avec le militaire pour l'envoyer en prison la veille du duel. La manœuvre échoue cependant et le Commandant est libéré. Une fois de plus, voulant bien faire, Armand porte atteinte à la fierté de Perrichon.

Ne désirant pas perdre la vie pour un malencontreux message laissé dans un livre d'or, Monsieur Perrichon présente finalement ses excuses au Commandant qui les accepte avec honneur.

A nouveau, la lutte pour le cœur d'Henriette se profile bien pour Daniel qui, par de multiples subterfuges, flatte l'égo du maître de maison, tandis qu'Armand, souhaitant bien faire, ne fait que s'enfoncer aux yeux du patriarche.

La situation s'inverse pourtant lorsque, surprenant une conversation entre les deux jeunes hommes, Perrichon découvre les manipulations et l'hypocrisie de Daniel et le bannit de sa demeure. Armand gagne finalement le droit d'épouser sa belle, au grand bonheur de toute la famille !

2. Les personnages principaux



Monsieur Perrichon



Madame Perrichon



Henriette Perrichon



Daniel Savary



Armand Desroches

Prétendant

Prétendant



Le Commandant



Joseph, le Porteur de bagages, l'Aubergiste, Jean



Majorin

Monsieur Perrichon

C'est le père de famille. Il est considéré comme le plus grand carrossier de France. Il a un ego et une vanité démesurés. Et c'est cette fierté qui le met dans des situations difficiles par trois fois dans la pièce. Premièrement, face à Armand. Deuxièmement, face au Commandant qui a corrigé une erreur d'orthographe faite par Perrichon dans le livre d'or de l'auberge (il écrit « mère » au lieu de « mer »). Et troisièmement, lorsqu'il insulte l'un des douaniers.

Perrichon est également un homme avare, sans doute à cause du fait qu'il a lui-même gagné sa vie durement. Tout au long du voyage, il veut s'assurer de noter chaque dépense qu'il fait. C'est ainsi qu'il demande à sa fille de noter toutes les dépenses effectuées : « *Dépenses : fiacre, deux francs (...) chemin de fer, cent soixante-douze francs cinq centimes (...) facteur, un franc.* » Aussi, pour éviter de payer la douane pour trois montres qu'il avait achetées en Suisse, il les cache derrière sa cravate.

Madame Caroline Perrichon

C'est l'épouse de Monsieur Perrichon. Initialement, elle apparaît grincheuse car elle n'arrête pas de se plaindre de son mari à la gare. Mais comme Perrichon le justifie plus tard : « *C'est toujours comme ça quand elle n'a pas pris son café* ».

Elle préfère Armand à Daniel, car le premier a sauvé la vie à son mari : « *Vous êtes notre sauveur* ». Elle est également la première à reconnaître que l'orgueil de son mari est la seule raison pour laquelle il ne veut accepter Armand pour gendre.

Mademoiselle Henriette Perrichon

C'est la fille de Monsieur et Madame Perrichon. Elle est décrite comme une fille « *si jolie* », « *si blonde* » et « *si douce* ». Au fond de son cœur, elle préfère Armand à Daniel, et on remarque d'ailleurs qu'elle ne parle presque jamais de Daniel. Elle s'anime chaque fois que son père prononce le nom d'Armand, et si ce dernier parle de Daniel sans faire mention d'Armand, elle se charge de le lui rappeler.

Armand Desroches

Armand travaille comme banquier de la *Maison Turneps Desroches et Cie*. Riche et à l'avenir assuré, il est un époux idéal pour Henriette, issue elle-même d'une famille bourgeoise. En grand compétiteur, Armand voit sa rivalité avec Daniel comme un concours, un tournoi pour gagner le cœur de la belle.

Daniel Savary

Daniel est le gérant d'une société de Paquebots appelée *Les Remorqueurs sur la Seine*. Il détient donc également un excellent statut et ferait un bon mari aux yeux du patriarche. Plus mesuré que son rival, Daniel considère le conflit comme une lutte loyale, amicale. Il use cependant d'une stratégie élaborée pour évincer son opposant.

Le Commandant Mathieu

Il est en réalité un commandant ex-officio, c'est à dire que son titre a été acquis autrement que par les voies protocolaires traditionnelles. Il a eu une aventure avec une certaine « Anita », dont il essaie de se séparer (8 tentatives) mais en vain, car il l'aime. Pourtant celle-ci profite de lui : « *Elle me trompe, elle me ruine, elle me rit au nez ! (...) Je passe ma vie à lui acheter des mobiliers (...) qu'elle revend le lendemain !* »

Le Commandant séjournera dans la même auberge que les Perrichon, Daniel et Armand. Il va d'ailleurs reconnaître Armand (car la banque où Armand travaille a porté plainte contre lui) et lui demandera de le faire emprisonner, pour lui permettre d'éviter Anita.

Majorin

Majorin souhaite emprunter de l'argent à Monsieur Perrichon. Jaloux des richesses de ce dernier (« *Des carrossiers qui vont en Suisse ! Des carrossiers qui ont quarante mille livres de rente ! Des carrossiers qui ont une voiture ! Tandis que, moi, je gagne deux mille quatre cents francs* »), Majorin voudrait gagner beaucoup plus d'argent : il se considère comme un employé modèle « *laborieux, intelligent, toujours courbé sur son bureau* ». Il met constamment en évidence l'avarice de Perrichon.

3. Les intentions

Fils d'un épicier prospère devenu exploitant d'une petite usine, Eugène Labiche est le type même du bourgeois. Écrire n'est pas pour lui une vocation, mais un gagne-pain. Labiche ne recherche donc pas le raffinement, mais l'efficacité au service de la réjouissance et de l'adhésion de ses contemporains. C'est un véritable orfèvre du titre dans un siècle où le théâtre est la distraction principale de cette nouvelle classe émergente qu'est la bourgeoisie. On y vient en masse pour se divertir, s'édifier, s'émouvoir et en sortir repu comme d'un banquet.

Labiche est en outre un génie de l'observation. Il est le premier sociologue de son temps, descendant des moralistes et ancêtre des ethnologues. Sa force réside dans le génie des situations, la couleur de ses personnages. Perrichon vaut d'ailleurs à lui seul plus que toutes les thèses sur l'amour-propre au point que le « complexe de Monsieur Perrichon » est devenu une expression utilisée en psychologie pour évoquer l'ingratitude.

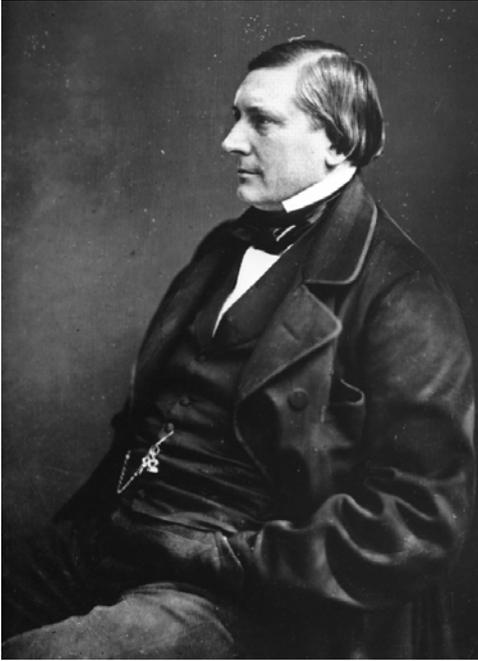
Écrit en 1860, en pleine révolution industrielle, *Le Voyage de Monsieur Perrichon* symbolise l'enrichissement de la bourgeoisie lors du décollage économique du second Empire. Monsieur Perrichon, bedonnant et plastronnant, est l'ambassadeur de cette cohorte de bourgeois bouffis par l'orgueil, médiocres et mesquins qui prennent la place de l'aristocratie.

Le boum ferroviaire de 1840 a poussé toute une classe bourgeoise à s'improviser gaiement investisseur, voyant dans cette opportunité une manière de soutenir les avancées technologiques. Si Monsieur Perrichon et toute sa petite famille prennent le train, ce n'est pas un hasard, car c'est à l'époque le moyen de transport hi-tech. L'utiliser relève de la grande modernité. Monsieur Perrichon est fier de se lancer dans ce périple, il s'y est préparé avec tout son cœur ! Parallèlement aux chemins de fer, les compagnies maritimes explosent également. Labiche y fait allusion par le biais d'un des deux prétendants : Daniel est gérant d'une société de paquebots. Armand – le second galant – est quant à lui banquier. La boucle est bouclée.

C'est l'argent qui fait tourner ce monde ! Et dans la pièce, il en sera sans cesse question : entre Monsieur Perrichon et son obsession de noter la moindre dépense, Majorin qui voudrait gagner plus, les prétendants qui se positionnent comme de bons partis et le Commandant ruiné par sa maîtresse ; le fil rouge est cousu d'or ! En attaquant le bourgeois par les chaussettes, Labiche fouille de son écriture ciselée les plaies de cette classe obsédée par l'argent. On dira de lui qu'il est le Zola de la bourgeoisie.

Comment ne pas voir dans ce libéralisme effréné du XIX^{ème} siècle un parallèle avec ce que nous vivons aujourd'hui. Un siècle et demi plus tard, la machine s'est emballée. « Enrichissez-vous ! », clamait Guizot, ministre de l'instruction publique, en 1840. Que voulait-il dire par là exactement ? La formule reste un enjeu de confrontations. Toujours est-il qu'aujourd'hui, les Nations-Unies tirent la sonnette d'alarme depuis que l'on sait que 2% de la population détient la moitié de la richesse mondiale. Le sacro-saint libéralisme a laissé pour compte la majorité des êtres humains vivant sur cette planète. Jusqu'à quand ?

2. Le contexte historique



1. Eugène Labiche

Biographie

Né en 1815 à Paris, Eugène Labiche débute dans l'écriture avec *La Clef des champs*, son seul et unique roman, basé sur un long voyage en Italie qu'il a réalisé après son baccalauréat. A 23 ans, il écrit *Monsieur de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*, un vaudeville en un acte, rédigé avec ses deux comparses, Auguste Lefranc et Marc-Michel, qui l'accompagneront tout au long de son œuvre. Le trio ne prétend en aucun cas révolutionner l'art dramatique, ni figurer plus tard dans les plus grands manuels de littérature. Il ne s'agit alors que d'une sorte d'amusement leur permettant de puiser à leur gré dans le vivier des jolies filles qui accompagne le milieu théâtral. Le vaudeville étant, avec le style dramatique, le genre de pièce le plus facile à vendre à l'époque, la pièce leur garantit un succès auprès du public.

Fils d'industriel, Labiche n'a pas vraiment besoin de gagner sa vie en écrivant, mais il se prend au jeu et rédige pièce sur pièce, généralement de courts vaudevilles en un acte. *Un Jeune Homme pressé*, *Un garçon de chez Véry*, *Embrassons-nous Folleville !* sont autant d'exemples de ses courtes créations théâtrales. Son mariage en 1842 avec Adèle Hubert, une jeune et riche héritière, n'interrompt que peu de temps sa production théâtrale.

C'est en 1844, avec *Le Major Cravachon*, qu'il commence nettement à se distinguer de la foule anonyme des vaudevillistes. Et en 1851, Labiche écrit *Un Chapeau de paille d'Italie*, première comédie en cinq actes saluée comme une « trouvaille de génie ». On y retrouve le célèbre motif de la course-poursuite, de la chasse tumultueuse et endiablée à l'objet ou à l'être perdu.

Avec la création du *Baron de Fouchevif* en 1859, Labiche insère dans son récit le personnage du bourgeois pansu et crédule. Son style évolue alors vers la grande comédie de mœurs et de caractère : *Le Voyage de Monsieur Perrichon* (1860), *La Poudre aux yeux* (1861), *La Station Champbaudet* (1862) et bien d'autres. Egocentrisme, vanité, cupidité des personnages, infidélité conjugale et hypocrisie en tout genre sont désormais déclinés sous toutes les formes, réduisant peu à peu la place laissée aux couplets chantés.

En 1864, Labiche entre au répertoire de la Comédie-Française avec *Moi*, une comédie sur l'égoïsme, et est élu à l'Académie française en 1880. Il a écrit sa dernière comédie, *La Clé*, en 1877. Le dramaturge déclare alors : « J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de plus difficile à faire jouer que la première pièce... C'est la dernière. Songez au vieil auteur démonétisé.... ». Cette dernière pièce, justement, ne fonctionne pas très bien. Eugène décide alors d'arrêter d'écrire à 62 ans.

Lorsqu'il édite, en 1878, à l'initiative d'Émile Augier, son *Théâtre complet*, qui ne comporte en réalité qu'un tiers de ses 173 pièces, le succès est immédiatement au rendez-vous.

Souffrant de problèmes cardiaques importants, Eugène Labiche décède chez lui, à Paris, le 22 janvier 1888 à 73 ans.

Le théâtre de Labiche¹

Les œuvres de l'auteur peuvent se diviser en deux catégories distinctes, deux tendances principales entre lesquelles il se partage.

La première est le **vaudeville à péripéties et à quiproquos**. Fantaisie, farce et bouffonnerie en sont les caractéristiques principales. Les événements abracadabrants s'y retrouvent en nombre. Les personnages y sont violemment caricaturaux. Leurs noms mêmes y sont grotesques (Fadinard, Colladon, Folleville, Garambois, etc) et ils sont affublés de tics et de manies, d'attitudes et de postures ridicules. Les quiproquos sont nombreux dans les œuvres vaudevillesques : méprise sur les personnes, sur les lieux et sur les situations. Mis par l'auteur dans des situations embarrassantes, les personnages tentent de s'en tirer à l'aide d'explications saugrenues, de répliques d'urgence hautement comiques. Le comique à répétitions y est abondant (répétition d'une formule, d'une situation, conférant une allure mécanique à celui qui la vit).

Les pièces qui composent cette première partie de l'œuvre, ces vaudevilles-bouffons, sont généralement agrémentées des traditionnels couplets chantés qui sont leur marque de fabrique, même s'ils se raréfient à partir des années 1860.

La seconde partie de l'œuvre de Labiche s'oriente vers **la comédie**. Les vaudevillistes sont toujours en proie à une sorte de complexe d'infériorité car ils ne bénéficient pas du prestige des auteurs de comédies. Désireux de bénéficier de cette promotion intellectuelle et sociale, Labiche écrit de plus en plus de comédies à mesure que sa carrière avance.

Le Voyage de Monsieur Perrichon est écrit durant la période de **transition entre deux styles**. Proche du vaudeville par ses quiproquos et ses situations cocasses, la pièce peut également être considérée comme une comédie de caractère aux personnages caricaturaux et dont l'objectif est de dénoncer les travers de la société (ici, la vanité du bourgeois).

Anecdote pouvant justifier le succès de la pièce à sa création, au même moment, en France, le réseau de chemin de fer s'étend et les premières liaisons internationales se popularisent. *Le Voyage de Monsieur Perrichon* est donc tout à fait dans l'air du temps et de nombreux spectateurs n'ayant jamais pris le train découvrent sur scène ce moyen de transport innovant.

¹ D'après le dossier pédagogique réalisé par Le Manège de Maubeuge (Mons) autour du spectacle *Le plus heureux des trois* d'Eugène Labiche, saison 2013-2014.

2. Le vaudeville

Définition

Un vaudeville est une comédie sans intentions psychologiques ni morales, fondée sur un comique de situation dont « quiproquos » et « grivoiseries » sont les maîtres-mots.

Le mot vaudeville a évolué au fil du temps, en voici trois définitions² :

- Chanson strophique gaie, satirique et malicieuse, chantée en France du XV^{ème} au XIX^{ème} siècle.
- Petite comédie légère, d'une intrigue amusante et vive, mêlée de couplets souvent composés sur un air connu et populaire.
- Aujourd'hui le mot sert à désigner une comédie d'intrigue, gaie, légère, riche en quiproquos et en situations inattendues.

Les origines du vaudeville (XV^{ème}-XVII^{ème} siècles)³

L'étymologie du mot reste incertaine. A l'origine, le « vau-de-vire » désignait **une chanson gaie, souvent satirique, composée le plus souvent sur un air connu**. Son invention serait due à un certain Olivier Basselin (vers 1400-vers 1450), membre d'une association de poètes-chanteurs normands mentionnée dans un document d'époque sous le nom de « compaignons du Vau de Vire ».

Dès la fin du XVI^{ème} siècle, le « vau-de-vire », chanson populaire de circonstance, s'est répandu dans toute la France. Vers la même époque commencent à paraître des recueils de chansons dites « voix-de-villes », ce dernier nom visant sans doute à les distinguer d'un répertoire plus rural. « Ainsi une sorte de confusion se serait-elle produite entre l'expression vau-de-vire, dont l'étymologie normande aurait cessé d'être comprise, et voix-de-ville : ces termes représentaient deux genres qui ne se distinguaient pas suffisamment l'un de l'autre pour ne pas se confondre » (Henry Gidel).

En 1607, l'inauguration du Pont-Neuf attire des chantres, accompagnés par un violoniste, qui interprètent devant les badauds leurs couplets inspirés par l'actualité. Le plus célèbre vaudevilliste de l'époque, Philpott dit le Savoyard, se produit sur le Pont pendant plus de quarante ans.

A la fin du XVII^{ème} siècle, le vaudeville-chanson est déjà trois fois séculaire, et Boileau n'hésite pas à lui conférer la dignité d'un genre en le mentionnant dans son *Art poétique* (1674). Il est alors composé de couplets de quatre à huit vers environ, à chanter sur une mélodie préexistante, supposée connue d'un large public. Les recueils de vaudevilles les plus anciens ne contiennent donc pas de musique notée. Il faut attendre 1717 pour que Ballard publie sa *Clef des*

2 D'après le dossier pédagogique réalisé par le Théâtre de la Place autour du spectacle *Un fil à la patte* de Georges Feydeau, saison 2011-2012.

3 Ibid., d'après Henry Gidel : *Le Vaudeville* (Paris, 1986).

chansonniers ou Recueil des vaudevilles depuis cent ans et plus. Il y note les airs des 300 vaudevilles les plus fréquemment employés par les paroliers de son époque.

Du chant au théâtre (XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles)

Comment le vaudeville est-il entré dans le théâtre ? Le chant fait son apparition sur scène dès 1640, et Molière l'emploie dans les intermèdes du *Mariage forcé* (1664) ou du *Sicilien* (1667). Mais ce sont les comédiens italiens installés en France qui vont faire la fortune du procédé. Depuis 1680, date de leur arrivée à l'Hôtel de Bourgogne, ils agrémentent leurs canevas de vaudevilles chantés dont les airs sont souvent empruntés à un opéra à la mode. Le succès est au rendez-vous, au point que les artistes français, jaloux de cette réussite, obtiennent l'interdiction pour ces troupes foraines de ne plus parler sur scène et de ne plus jouer en plusieurs actes.

Ainsi commença une querelle entre artistes au cours de laquelle les formules du vaudeville furent progressivement mises au point. Quelques étapes marquantes : en 1710, pour contourner l'interdiction qui leur était faite de parler en scène, certains acteurs imaginèrent de dérouler aux yeux du public des écriteaux en parchemin portant le texte de leur rôle ; quelques complices, disséminés parmi le public, chantaient alors ce texte sur un air connu que tous les spectateurs reprenaient en chœur. En 1712, « comme ces écriteaux, écrit Lesage, embarrassaient sur la scène, les acteurs s'avisèrent de les faire descendre du cintre⁴ [...] L'écriteau était porté par deux enfants habillés en Amours [...]. Les enfants, suspendus en l'air par le moyen de contrepoids, déroulaient l'écriteau. »

De l'Opéra-comique au Théâtre du Vaudeville (XVIII^{ème} siècle)

En 1714, la fondation de l'Opéra-comique amorce un début de reconnaissance d'un théâtre pouvant concurrencer la Comédie-Française et l'Opéra. Mais l'institution est d'abord contrainte à la fermeture, puis rencontre de nombreux obstacles : en 1722, son directeur, Francisque, doit ainsi commander à Piron une pièce entièrement faite de monologues, qui sont le seul type de texte dont la Comédie-Française lui concède la mise en scène.

Deux ans plus tard, l'Opéra-Comique obtient enfin une reconnaissance officielle. En 1741, avec *La Chercheuse d'esprit* de Favart, le vaudeville y remporte l'un de ses plus éclatants succès (la pièce, qui comprend 70 « timbres » ou airs différents, est l'une des plus jouées du XVIII^{ème} siècle) et commence à fixer certains de ses types.

En 1752, les chanteurs italiens de passage à Paris y interprètent *La Servante maîtresse*, opéra bouffe de Pergolèse. La fameuse « querelle des Bouffons » qui s'ensuit, opposant partisans de la musique italienne et tenants du style français, manque d'être fatale au vaudeville traditionnel : pour satisfaire les exigences nouvelles de son public, Favart lui-même doit désormais faire appel à des

4 Le cintre est la partie supérieure de la cage de la scène où l'on remonte les décors (Trésor de la Langue française)

compositeurs pour ses œuvres. La crise dure près de vingt ans, mais le genre est à nouveau en vogue dès avant la Révolution. En 1792, rue de Chartres, près du Palais-Royal, est inauguré le Théâtre du Vaudeville.

Le vaudeville au XIX^{ème} siècle : de Scribe à Labiche et Feydeau

Le genre connaît dès lors une floraison extraordinaire. Pour répondre à la demande du public, les auteurs travaillent souvent en équipe et produisent des quantités impressionnantes de pièces (Scribe en signe ou en cosigne plus de 400, et Labiche en fait jouer 173 entre 1837 et 1877). Les sujets sont tirés aussi bien des nouvelles, des modes et inventions (Scribe consacre un vaudeville aux Montagnes Russes en 1816) que de faits divers ou de canevas traditionnels, quand l'auteur ne puise pas son inspiration à la plus pure fantaisie ou à la farce plus ou moins parodique (*Ruy-Brac*, parodie de *Ruy-Blas*, due à Redon).

Pendant la première moitié du siècle, cette expansion et cette diversité sont favorisées par la simplicité de la structure du vaudeville. Cependant, aux alentours de 1825, **Eugène Scribe** (1791-1861) importe dans le vaudeville la solide technique dramatique de la comédie classique ou néoclassique (dont les modèles sont Corneille et Beaumarchais) et impose les normes de ce que Francisque Sarcey appellera plus tard « la pièce bien faite ».

L'influence de Scribe est énorme, mais son théâtre passe de mode dès le Second Empire. Le déclin de Scribe coïncide à peu près avec l'avènement de **Labiche** (1815-1888), roi des boulevards tout au long du Second Empire. Labiche reprend et affine la tradition de la farce abracadabrante pour inventer le « vaudeville de mouvement », dont il donne le type et l'un des chefs-d'œuvre en 1851 avec *Un Chapeau de Paille d'Italie*.

Vers la même époque, **le vaudeville commence à perdre les couplets qui faisaient son originalité**. A cela deux raisons principales :

- la volonté de certains auteurs de se tourner vers des genres plus « nobles », comme la comédie classique, susceptibles d'être reçus dans les grands théâtres ;
- la naissance de l'opérette.

Cet effacement des passages musicaux (qui s'avéraient souvent injustifiés du strict point de vue de l'intrigue) s'opère toutefois progressivement. *Un Fil à la patte*, par exemple, comprend encore un vaudeville au sens ancien du terme : à l'acte III, scène 8, Viviane et Bois-d'Enghien sont contraints de s'entretenir en chantant « sur l'air de Magali, de Mireille » - mais il faut noter que ce bref « vaudeville », loin d'être une bouffonnerie gratuite, est justifié dramatiquement, puisque les deux amants doivent chanter pour donner le change à Miss Betting, qui chaperonne Viviane.

Depuis 1870, le vaudeville désigne donc toute pièce d'une gaieté vive et sans prétention dont les ressorts comiques sont fondés essentiellement sur le comique de situation. Cette situation peut se

réduire à un sketch sans grand rapport avec l'ensemble : les critiques de la fin du XIX^{ème} parlent alors de « vaudeville à tiroirs », dont les auteurs improvisent parfois les textes en cours de répétitions. Elle peut aussi être préparée par un rigoureux enchaînement de causes.

Vocabulaire du vaudeville⁵

Aparté (n. m.) : réplique qui n'est pas censée être entendue sur scène, mais que le personnage énonce distinctement pour mettre le spectateur dans la confidence de ses pensées, ou le prendre à témoin et solliciter son adhésion.

Coq-à-l'âne (n. m.) : rebondissement du dialogue qui relève d'un changement brutal de sujet.

Coup de théâtre (n. m.) : retournement radical et brutal de situation.

Imbroglia (n. m.) : intrigue particulièrement embrouillée.

Pataquès (n. m.) : astuce qui consiste à substituer, au cours de la conversation, un mot pour un autre, ou à faire une fausse liaison, pour rattraper la situation, ou tenter de changer de sujet.

Péripétie (n. f.) : événement imprévu qui change le cours de l'action dramatique.

Quiproquo (n. m.) : péripétie qui repose sur la méprise et consiste à prendre quelqu'un pour un autre, ou par extension à faire erreur sur le sujet d'un propos.

Rebondissement (n. m.) : sorte de péripétie, événement nouveau qui survient pour relancer l'action dramatique en empêchant le dénouement prévu de se réaliser.

3. La Comédie

Définition Larousse :

- Toute pièce de théâtre au XVII^{ème} siècle.
- Pièce de théâtre destinée à provoquer le rire par le traitement de l'intrigue, la peinture satirique des mœurs, la représentation de travers et de ridicules.
- Genre littéraire, théâtral, cinématographique, etc., dont le propos est d'amuser.

La comédie est née dans l'Antiquité, avec des auteurs grecs tels que Aristophane et latins comme Plaute et Térence. En opposition à la tragédie qui met en scène de grands personnages issus de mythes ou de l'Histoire et dont les aventures suscitent terreur et/ou pitié, la comédie fait rire par la représentation des travers de l'homme moyen, en mettant en scène les problèmes de la vie quotidienne.

5 D'après le dossier pédagogique réalisé par Le Manège de Maubeuge (Mons) autour du spectacle *Le plus heureux des trois* d'Eugène Labiche, saison 2013-2014.

Au XVII^{ème} siècle, les dramaturges s'accordent pour codifier la comédie, lui imposer des caractéristiques précises telles que :

- mettre en scène des **personnages de condition moyenne**, appartenant au peuple ou à la bourgeoisie. Ces figures, dont beaucoup sont des stéréotypes issus de la tradition, se définissent par leurs rôles et leurs interactions avec les autres comédiens.
- **une intrigue inventée**. Contrairement à la tragédie, l'intrigue de la comédie doit être inventée par l'auteur. Son action se développe en un, trois ou cinq actes, son déroulement est ponctué de péripéties et de coups de théâtre et son dénouement est heureux puisque les héros réussissent à résoudre les conflits apparus au cours de leur existence.
- **la règle d'unité**. La comédie classique doit mettre en scène une action principale (unité d'action), se dérouler en moins d'une journée (unité de temps) et dans un seul endroit (unité de lieu). De même, elle ne peut pas mélanger les genres, c'est à dire comporter, par exemple, des moments tragiques (unité de ton).

Les genres de comédie

On appelle **comédie de caractère** celle qui met en scène des personnages qui ont des défauts, des vices. Dans le but de faire rire, l'auteur accentue volontairement à l'excès ces défauts. Dans *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, le personnage principal est un bourgeois vaniteux obnubilé par sa fierté et contraire à tout ce qui pourrait y faire atteinte.

La comédie des mœurs, en opposition à la comédie de caractère, se veut critique des vices de la société, ou d'un groupe en particulier. En se moquant des snobs, des médecins, des faux poètes, des artistes, l'auteur brosse un tableau de son temps. Il veut « corriger les vices des hommes en les exposant à la risée de tout le monde »⁶.

Les procédés

Le comique de situation : celui-ci implique des effets comiques liés à la situation. Rebondissements, coïncidences, retournements, tous les moyens sont bons pour mettre en difficulté le personnage dont on veut rire.

Le comique de geste : inspiré de la Commedia dell'Arte et issu de la tradition de la farce, ce procédé utilise les chutes, les positions ridicules, les expressions du visage et les tons de langage, mais également l'extravagance des costumes et des accessoires par exemple.

Le comique des mots : en mélangeant les niveaux de langues, cette technique joue sur les mots, leur sens et leur sonorité, parfois même jusqu'à induire une incompréhension au sein des personnages. Déformation des mots, jargons et prononciation erronée sont autant de bons procédés pour faire rire le public.

4. La Révolution industrielle

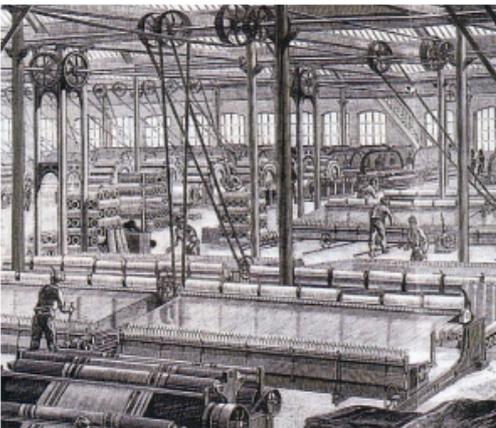
Définition

La Révolution industrielle désigne le processus de changement rapide qu'a connu l'industrie et qui a modifié en profondeur l'agriculture, l'économie et la société. Cette évolution apparaît en Angleterre au XVIII^{ème} avant de s'étendre, durant le XIX^{ème}, à l'ensemble de l'Europe et aux Etats-Unis.

L'industrialisation est le résultat d'interactions entre différents facteurs:

- la croissance démographique de l'Europe dès le XVIII^{ème} siècle
- les progrès de l'agriculture (des techniques alternatives à la jachère permettent l'optimisation des terres)
- l'amélioration des voies de commerce et de communication (routes, canaux, etc.)
- les progrès techniques à l'origine de la mécanisation, tels que l'utilisation de la vapeur comme source d'énergie et l'invention de machines plus performantes et plus productives

Les progrès techniques



Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, la Grande-Bretagne développe diverses inventions permettant la mécanisation et l'optimisation de l'industrie textile. Des nouvelles machines telles que la navette volante, diffusée en Angleterre en 1760, mènent à une accélération de la production. Il s'ensuit une chute des salaires des tisserands, un appauvrissement et une féminisation de la main-d'œuvre et une transition des petits travailleurs vers les usines.

L'événement révolutionnaire essentiel consiste en l'utilisation de la vapeur grâce à la machine mise au point par Watt en 1785, et qui permet d'accroître la concentration, dans la manufacture, autour de la source d'énergie. Les premières modifications notoires sont donc apportées à la production de tissu.

Mais rapidement, la métallurgie prend également son essor avec, notamment, la découverte entre 1705 et 1720 du procédé de la fonte au coke qui évite de recourir au charbon, devenu denrée rare. Néanmoins, un siècle entier s'avère nécessaire avant que ne disparaissent complètement les fourneaux à charbon de bois.

Dans la continuité de ces évolutions, la machine à vapeur est également à l'origine, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, de la construction de vastes réseaux de chemin de fer, dont les premières lignes apparaissent dans les années 1830. L'équipement ferroviaire augmente incontestablement la vitesse de diffusion des technologies.



Les compagnies ferroviaires mettent en outre en place un système original d'organisation et de division du travail entre services et départements hiérarchisés et spécialisés. Cette nouvelle organisation peut être considérée comme l'ancêtre du système managérial du XX^{ème} siècle.

Les phases du phénomène

L'industrialisation a été marquée par de multiples phases d'expansion, interrompues par des crises économiques, et n'a donc pas touché tous les pays à la même époque. La Grande-Bretagne connaît ainsi un démarrage précoce au XVIII^{ème} siècle, ce qui lui permet de devancer largement les autres nations. En France, la grande période d'industrialisation correspond à la Monarchie de Juillet (1830-1848, qui marque la fin de la royauté en France) et au second Empire (1852-1870). En Allemagne, l'essor industriel date principalement de la seconde moitié du XIX^{ème}. La nation belge dispose quant à elle de ressources minières imposantes. Début 1800, le secteur textile dans les bassins de Gand et Verviers connaît un essor propice à la mécanisation. Néanmoins, l'industrie belge traverse de graves crises de réadaptation après 1815 et encore après l'indépendance du pays en 1830. Mais l'impulsion est alors déjà passée aux mines et à la sidérurgie qui consolident leur rôle de secteur moteur avec le boom du réseau ferré dès 1840.

Conséquences de l'essor industriel

Cette première révolution se traduit par un formidable essor de la production industrielle et des usines qui remplacent peu à peu les ateliers domestiques précédemment répandus. Les échanges commerciaux se développent et les activités industrielles se concentrent notamment près des gisements de matières premières. A ces transformations économiques s'ajoutent des bouleversements sociaux tels que l'accroissement de la population urbaine alimentée par l'exode rural. En effet, la population pauvre des campagnes, sans alternative, émigre vers les régions industrielles. Cette masse importante de main-d'œuvre est marquée par le déracinement et la perte des solidarités traditionnelles.

La seconde Révolution industrielle (1885 - 1910)

La deuxième révolution industrielle repose sur l'utilisation de nouvelles sources d'énergie : l'électricité, le gaz et le pétrole (dont l'utilisation est rendue possible grâce au moteur à explosion à la fin du XIX^{ème}). L'acier l'emporte alors sur le fer, et la chimie de synthèse permet la production de colorants, de textiles artificiels et d'engrais.

De nouvelles inventions telles que la bicyclette, le téléphone ou la lampe à incandescence, transforment également la vie quotidienne. De plus, l'automobile et l'avion révolutionnent les moyens de transport au début du XX^{ème} siècle.

Cette seconde révolution industrielle est marquée par la concentration des entreprises et par l'accroissement du rôle joué par la recherche et les capitaux.

La Révolution industrielle dans *Le Voyage de Monsieur Perrichon*

Labiche va utiliser cette réalité du XIX^{ème} siècle pour nous parler au travers de ses personnages des bouleversements que connaît cette période. Chacun des personnages étant le portrait d'un secteur économique en plein changement.

Perrichon, commerçant reconnu dans toute la France, est l'exemple type du marchand qui accumule des capitaux afin de s'agrandir au point de devenir le plus grand carrossier de France. À cette époque, le fait d'accumuler des capitaux provenant de plusieurs personnes n'est pas encore considéré comme de l'investissement au sens strict mais bien comme du commerce. C'est ce que l'on appelle une société en nom collectif (SNC). Dans une SNC, les associés ont la qualité de commerçant et répondent personnellement et solidairement de l'ensemble des dettes.

Daniel est quant à lui au cœur d'une industrie maritime en avance sur son temps. Dès le XVII^{ème} siècle, les grandes compagnies commerciales maritimes préfigurent l'« entreprise » moderne. Elles constituent en effet les premières entités à explicitement viser le profit monétaire et, pour ce faire, à savoir mobiliser hommes, capitaux et moyens matériels (navires) pour exploiter les nouvelles connaissances géographiques et les progrès technologiques : boussole, sextant, etc.

Armand, le banquier, incarne la montée du libéralisme et du capitalisme ayant permis un développement très rapide dans la majorité des secteurs économiques. La révolution industrielle requiert une importante concentration de capitaux en vue de financer des investissements de plus en plus coûteux. Il va donc falloir aller chercher de l'argent vers d'autres pays d'où la nécessité de mettre en place un mécanisme de libre-échange dans lequel les États n'interviendraient pas ou très peu, c'est ce que l'on appelle le libéralisme.

Les chemins de fer vont également connaître une progression très rapide qui donnera lieu au boom ferroviaire des années 1840. Le train restera pendant plus d'un siècle le moyen de transport dominant avant d'être supplanté par la voiture à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

5. La Bourgeoisie

Le mot bourgeoisie est polysémique dans la langue française :

- Au Moyen-Age et sous l'Ancien Régime, un bourgeois est un roturier aisé d'un bourg, d'un ville, qui a obtenu, dans le cadre communal, certains privilèges.
- Catégorie sociale comprenant les personnes jouissant d'une situation relativement aisée et qui n'exercent pas un métier manuel.
- En termes marxistes, classe sociale qui possède les moyens de production à l'époque du mode de production capitaliste et qui, de ce fait, est la classe dominante dans la société.

A la fin du Moyen-Age, la bourgeoisie représente la classe sociale intermédiaire entre la noblesse et la paysannerie. Implantée dans les villes dont elle a contribué l'essor, la bourgeoisie se développe principalement dans les métiers du commerce, de la finance et de l'artisanat.

Constituée d'hommes libres, possédant des droits et une propriété privée, elle se répand avec l'industrialisation.

On distingue couramment :

- la haute bourgeoisie, classe la plus riche, qui possède les moyens de productions
- la moyenne bourgeoisie constituée des cadres supérieurs, des professions libérales et de ceux disposant d'un patrimoine et de revenus importants
- la petite bourgeoisie composée des cadres moyens ou inférieurs, les petits commerçants, les petits propriétaires agricoles et tous ceux qui, par leur mentalité, se distinguent du reste de la population.

Ensemble, la moyenne et la petite bourgeoisie forment la classe moyenne.

Il importe également de faire la différence entre la bourgeoisie passive, ayant des placements dans l'immobilier ou vivant de rentes, et la bourgeoisie active, constituée d'entrepreneurs qui créent, mettent en valeur ou financent des entreprises industrielles ou bancaires.

Dans les décennies qui ouvrent le XIX^{ème} siècle, les rapports se modifient entre la noblesse, ordre privilégié de l'Ancien Régime, et la bourgeoisie, à la base de nombreuses mutations économiques. En France, en Grande-Bretagne, mais aussi en Italie et jusqu'en Pologne, les contacts entre grande bourgeoisie et noblesse deviennent fréquents. L'anoblissement constitue la voie la plus directe pour un bourgeois d'accéder à l'ordre prestigieux. Mais les mariages interclasses deviennent également de plus en plus courants, les deux statuts y trouvant leur intérêt : l'époux apporte son nom et donc son rang, tandis que la roturière détient, dans sa dot, la fortune familiale.

Dans la théorie **marxiste**, la bourgeoisie est la classe sociale dominante qui, dans un pays capitaliste, détient les moyens de

production et exploite le prolétariat en essayant de maintenir le coût de la main d'œuvre le plus bas possible. Par sa formation intellectuelle et son influence politique liée à son poids économique, la bourgeoisie domine la société.

Les personnages types d'Eugène Labiche

Eugène Labiche est un fin observateur des mœurs de son temps. Il triomphe en mettant en scène les ridicules et les travers d'êtres ordinaires, les petites gens de la vie de tous les jours. Ses pièces sont toujours actuelles car elles reposent sur des caractères éternels : les vaniteux, les imbéciles ou encore les pédants. Ses personnages sont loin d'être des héros : ils sont, au contraire, chargés de défauts. Il dépeint surtout des bourgeois et plus tard des paysans (*La Cagnotte* 1864).

La plupart du temps, les bourgeois de Labiche sont parisiens. Ils sont rentiers, ou hommes d'affaires et sont fiers d'appartenir à la bourgeoisie. Ils adoptent souvent des tons solennels. Certains sont peu instruits. Ils symbolisent la bourgeoisie via leur goût du paraître, leur fierté et leur opportunisme.

3. Sources

Le dossier pédagogique réalisé par Le Manège de Maubeuge (Mons) autour du spectacle *Le plus heureux des trois* d'Eugène Labiche, saison 2013-2014.

Le dossier pédagogique réalisé par le Théâtre de la Place autour du spectacle *Un fil à la patte* de Georges Feydeau, saison 2011-2012.

<http://www.etudier.com/fiches-de-lecture/le-voyage-de-monsieur-perrichon/>

<http://www.maxicours.com/se/fiche/6/4/12964.html>

<http://www.espacefrancais.com/les-procedes-du-comique/>

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/com%C3%A9die/17415>

<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Bourgeoisie.htm>